

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Naisseur

François Hébert

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31868ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1989). Naisseur. *Liberté*, 31(6), 84–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT
NAISSEUR

«Non, de lui nous ne saurions rien que ce qu'il avait cru bon de laisser paraître.»

Richard Millet, *Sept passions singulières*, P.O.L., 1985.

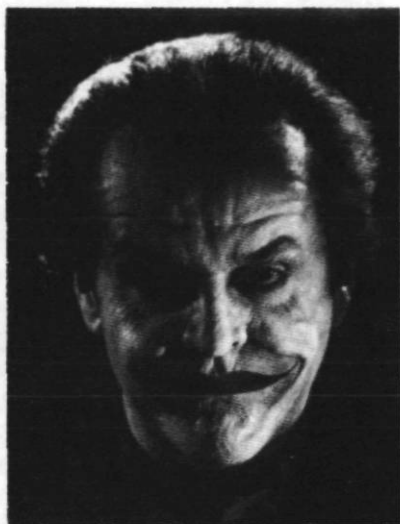
On construisit un aéroport avec Hilton et McDonald à côté de ma caverne pour les fidèles désireux de respirer l'air qu'Ig avait respiré ou de toucher les pierres sur lesquelles il avait trotté.

Des superstitieux ont retrouvé un bout de queue d'Ig, l'ont mis dans un beau reliquaire. Comme un prépuce de saint! Comment Ig avait-il été circoncis? Je vais vous dire. Cette fois-là, je m'étais préparé des asperges. Peut-être pour des raisons semblables à celles de Prométhée quand il vola le feu ou à celles d'Hermès quand il déroba le troupeau d'Apolon, Ig fomenta un petit putsch, sauta dans mon assiette, prit une asperge et se sauva. Je courus après lui, l'attrapai finalement par la queue. Et celle-ci se cassa. C'est tout. Les plus grandes religions ne sont pas fondées sur de moins minces anecdotes.

Hélas! mon refuge était devenu une nouvelle Lourdes. Des autocars affluaient, bondés de pauvres bougres, malades, touristes, désespérés, démarcheurs et autres. Je n'avais pas de souvenirs à leur vendre, ni de cartes postales, ni de médailles d'Ig, ni de miracles, ni de moralités. Et moi, à quoi bon rester

ici, le monde entier connaissant désormais tous mes secrets? Il n'y a pas plus transparent qu'un comédien.

Ni plus opaque, il est vrai. Je me déguisai en Jack Nicholson (dans *Batman*). Névrosés et paraplégiques déguerpirent.



Mais je n'aimais plus ma caverne. Je m'avisai qu'elle n'avait jamais été autre chose qu'une image, que c'était le monde qui constituait la véritable caverne, une caverne mobile à vrai dire, et que je devais prendre mon baluchon et partir. Comme la famille Molson loue le Forum à des chanteurs ou à des sportifs, je financerais mes errances en prêtant ma caverne à des groupes intéressés, par exemple aux petites vieilles de Leonora Carrington (dans *Le Cornet acoustique*, Flammarion, 1974) ou à la Société des Poètes Disparus.

J'errai. Un soir, comme je me cherchais un gîte, je frappai à la première porte que je vis et qui était celle d'une porcherie. Elle ferait l'affaire. Je ne suis pas difficile. Je me cherchais une couverture pour mes recherches occultes. Les-

quelles? Elles sont secrètes, vous dis-je. En même temps, je me cherchais un gagne-pain modeste et un domicile loin des journalistes. Je trucidai le porcher, un certain Germain Larouche d'Abercorn. Je ne dis pas où se trouve Abercorn, l'on pourrait rappliquer.

Ayant pris la porcherie, aussi bien entrer voir ce que je venais d'acquérir. L'odeur qui se dégageait de la fosse à purin était nauséabonde; le vacarme était tel et les porcs si laids que c'en était presque beau, aussi paradoxal que ça puisse paraître. Je me mis à pleurer. Aussitôt, les porcs m'aimèrent.

Peu à peu, je m'épris de mes bêtes, en apprenant à les connaître. Je me fis *naisseur*, comme Socrate. J'avais trois verrats pour une centaine de truies. Fabien, Maturin et Jasmin, aux testicules gros comme des pamplemousses, montaient le harem deux fois par jour. Au bout de trois mois, trois semaines et trois jours, les truies mettaient bas une portée d'une douzaine de porcelets que je traitais aux petits oignons, leur coupant les canines (on devrait parler de leurs *porcines*), leur coupant la queue aussi, les nourrissant jusqu'au sevrage et les vendant ensuite à un *engraisseur* (qui, lui, les revendait plus tard à votre boucher). Évidemment, j'en perdais: des porcelets arrivaient momifiés ou mort-nés, d'autres mouraient écrasés par les trop affectueux 200 kilos de leur maman, mais je conservais une bonne moyenne de 11,2.

Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec tous ces détails techniques. C'est la poésie qui compte: les insatiables groins qui salivent; les narines roses, toujours morveuses; les délicats sabots, délicats si on les compare au corps qu'ils portent, un imposant paquet de viande et de viscères, un corps qui est tout entier un tronc, un tronc au poil clairsemé comme une barbe d'adolescent. Et l'arrière-train, moulin à excréments et fontaine intarissable! J'allais oublier les grandes oriflammes de chair qui leur tiennent lieu d'oreilles. Et l'œil, le petit œil froid et tendre à la fois. Tout des porcs me plaît. Ce sont des animaux allégoriques.

En ai-je assez dit?

Trop peut-être... Je me tais maintenant.

Je me réveille.

J'ai fait un long songe. Je le raconte à mon amie qui rentre de voyage. Ai-je *menti* dans ma chronique? Je n'ai jamais vécu dans une caverne, ni tué, ni possédé de porcherie. Mon amie me trouve tout de même une odeur qui n'est pas de sainteté, une odeur corporelle, presque porcine. Je suis embarrassé. J'ai dû transpirer durant mon rêve. Je ne sais pas si elle va vouloir que nous nous mariions.

F i N